MYSTÈRES CHRISTIQUES

L'article « Mystères christiques » est paru en juillet-août 1948 dans la revue Études Traditionnelles *(n° 269). Il ne sera jamais repris* in extenso *dans aucun ouvrage. Seule une version réduite est présente dans* Sentiers de Gnose, *dont la première édition date de 1957. Ce texte exposait pour la première fois l'approche schuonienne du Christianisme et il fut à l'origine des principales divergences avec René Guénon. Dans un premier temps celui-ci s'irritera surtout de la deuxième note qui pouvait laisser supposer son adhésion à la présentation faite par Schuon. Cependant jusqu'à lors Guénon ne s'était en réalité que fort peu exprimé sur la question chrétienne pour laquelle, dira-t-il, il n'éprouvait « aucune inclination ». Après qu'ils s'en fussent longuement entretenus par courrier, Guénon développera des arguments contraires dans son article « Christianisme et Initiation » (paru dans les* Études Traditionnelles *de septembre, octobre-novembre et décembre 1949 puis repris dans l'ouvrage posthume* Aperçus sur l'ésotérisme chrétien, *Editions Traditionnelles, 1954). Il soutiendra notamment la thèse selon laquelle l'Église chrétienne était dans les premiers temps une « organisation fermée ou réservée » et affirmera que les sacrements avaient perdu leur caractère initiatique ou ésotérique en « descendant » dans le domaine exotérique au IIIe ou IVe siècle, avant le Concile de Nicée, ce qui avait affecté « la nature même du Christianisme ». Bien des années plus tard, Schuon développera publiquement ses propres objections aux thèses guénoniennes dans « Quelques critiques » (*Dossier H René Guénon, *L'Age d'Homme, 1984, pp. 72-79).*

Bien que souvent cité l'article « Mystères christiques » demeure relativement méconnu, il nous est donc apparu utile de le porter, quelques cinquante plus tard, à la connaissance de nouveaux lecteurs.

J.-B. A.

1

Dans notre livre sur l'unité transcendante des religions [1], nous avons relevé la fonction centrale de l'invocation du Nom divin que nous considérons comme le véhicule par excellence de la réalisation spirituelle; et nous avons montré que cette invocation, dans le monde chrétien, est celle du divin Nom de Jésus, ainsi que l'atteste la Tradition ecclésiastique qui, on le sait, n'a pas moins d'autorité que l'Écriture. Certains pourraient en effet être tentés d'objecter que l'invocation du Nom de Jésus n'a point de fondement scripturaire; mais l'institution du sacrement de la confirmation ne se trouve pas non plus dans les Textes sacrés, et s'il est vrai que la confirmation se trouve au moins mentionnée dans les Écrits apostoliques, la même remarque vaut en ce qui concerne l'invocation. Le fait que celle-ci comme celle-là se fondent, non point sur l'Écriture, mais sur la Tradition indique d'ailleurs un rapport profond, en ce sens que ces deux moyens de grâce relèvent pareillement des « Grands Mystères », nonobstant le fait que le Christianisme, intégralement ésotérique et initiatique à l'origine et par définition, a dû réaliser une application intégralement exotérique [2]; en d'autres termes, le Christianisme ne comporte rien qui n'ait été englobé dans cette application, ce qui n'empêche nullement que tous les moyens de grâce aient gardé, en eux-

1. Chapitre IX : «De l'initiation christique».

mêmes, leur sens et leur efficacité strictement initiatiques. S'il est incontestable, comme l'enseignent les Soufis, que le Christ n'a pas apporté d'exotérisme (*sharî'ah*), mais uniquement un ésotérisme (*haqîqah*), il est d'autre part tout aussi incontestable que le Christianisme est une religion, c'est-à-dire une institution ayant en fait, sinon en principe, un caractère exotérique; la vérité est donc dans la juste combinaison de ces deux axiomes. Le caractère apparemment contradictoire du Christianisme est nécessaire et providentiel; du moment qu'il devait se constituer en tradition indépendante, il avait besoin d'une application tenant compte de toutes les possibilités humaines; mais étant entièrement d'essence initiatique – sans quoi il s'identifierait à la Loi mosaïque [3] – il devait étendre cette application à tous ses contenus, que ceux-ci réfèrent aux « Grands » ou aux « Petits Mystères ». Mais cette « traduction » en un mode plus extérieur – et elle constitue à certains égards une « profanation » volontaire à laquelle condescend la Divinité, à titre exceptionnel et dans le sens d'un « moindre mal », – cette traduction n'empêche point, nous le répétons, que les moyens de grâce restent ce qu'ils sont par définition; le tout sera question d'interprétation et de méthode [4].

Le Christianisme – que l'on pourrait appeler provisoirement une « religion initiatique » [5] si ce n'était là une contradiction dans les termes – établit à maintes reprises, et pour ainsi dire à toute occasion, la distinction entre les « Grands » et les « Petits Mystères » [6] : par exemple, s'il est hors de doute que le Baptême confère la virtualité de l'état primordial, donc édénique, puisqu'il lave du « péché originel » qui est précisément ce qui sépare l'homme de cet état, le complément de ce rite sera la Confirmation qui, elle, confère la virtualité de l'état christique, donc suprême : elle donne en effet une plénitude du Saint-Esprit et rend « ferme » (*firmus*) [7] pour la traversée du monde de la mort en vue de la « Vie éternelle », qui est le « salut », au sens total du terme aussi bien qu'au sens cosmique et relatif. Comme l'invocation du Nom salvateur de Jésus, – pratique qui dans l'Église latine a pris la forme du Rosaire et aussi celle des litanies, – la Confirmation n'est pas strictement indispensable, et c'est là encore un indice du fait que ces deux moyens de grâce se réfèrent directement aux « Grands Mystères ».

L'Eucharistie est incontestablement le moyen de grâce en quelque sorte « central » du Christianisme; elle doit donc exprimer intégralement ce qui caractérise ce dernier, et elle le fait en récapitulant, non seulement le Mystère christique comme tel, mais aussi sa double application aux « Grands » et aux « Petits Mystères » : le Vin correspond aux premiers et le Pain aux seconds, et cela est marqué non seulement par les natures respectives des saintes Espèces, mais aussi par les faits symboliques suivants : le miracle du pain est « quantitatif » en ce sens que le Christ a multiplié ce qui existait déjà, tandis que le miracle du vin est « qualitatif », étant donné que le Christ a conféré à l'eau une qualité qu'elle n'avait point,

---

2. Il est, par conséquent, toujours légitime de ne pas compter l'Église parmi les « organisations initiatiques » proprement dites qui peuvent subsister en Occident, telles que le Compagnonnage et la Maçonnerie, et qui ne présentent évidemment aucun caractère religieux; leur déchéance n'a certes rien à voir avec une application ou adaptation quelconque. Quant aux rites chrétiens, il ne saurait être illégitime de les qualifier d'exotériques, puisqu'ils le sont en fait, et cela depuis fort longtemps; cette application exotérique présuppose toutefois que ces rites s'y prêtent par leur nature; or nous savons qu'il en est ainsi, le Christianisme étant essentiellement une « voie de Grâce ». – René Guénon a exprimé ce caractère exceptionnel du Christianisme, – mais sans vouloir l'expliquer – en disant que les « *sacrements* » sont quelque chose dont on ne trouve nulle part ailleurs l'équivalent exact.

3. D'après un vieil adage, *Christi doctrina revelat quae Moysi doctrina velat.* – Les commentateurs de la Thora rapportent que la difficulté d'élocution dont souffrait Moïse lui était imposée par Dieu afin qu'il ne puisse divulguer les Mystères que, précisément, la Loi du Sinaï devait voiler et non dévoiler; or ces Mystères n'étaient autres, au fond, que les Mystères « christiques ».

4. Pour ce qui est de la méthode, il importe de ne jamais perdre de vue que le Maître spirituel (le *Starets* chez les Russes) en représente l'un des piliers.

à savoir celle du vin; ou encore : le corps du Rédempteur crucifié dut être percé afin que le sang puisse en sortir; le sang représente ainsi l'aspect intérieur du sacrifice, ce qui par ailleurs se trouve aussi marqué par le fait que le sang est liquide tandis que le corps est dur; le corps du Christ dut être percé parce que, pour parler le langage de Maître Eckhart, « si tu veux le noyau, tu dois briser l'écorce ». L'eau qui sortit du flanc du Christ et qui prouve la mort est comme l'aspect négatif de l'âme transmuée : c'est l'« extinction » qui accompagne ou précède, suivant le point de vue, la plénitude béatifique du sang christique; c'est la « mort » qui précède la « Vie », et qui en est comme la preuve extrinsèque [8].

L'application proprement religieuse de l'initiation christique implique que les « Grands Mystères » soient pratiquement réduits aux « Petits », d'où la confusion inévitable des Espèces eucharistiques : celles-ci identiques en ce sens que le Vin contient tout ce que contient le Pain, en sorte que l'« erreur », qui est plutôt une « simplification », n'est que relative à la considération des « Grands Mystères » que l'exotérisme exclut précisément. Quoi qu'il en soit, le Mystère eucharistique est unique en son essence, comme la Rédemption est unique, et la distinction que nous venons de mentionner ne concerne somme toute que des « degrés » d'un même flot de Grâces; et si, dans le Christianisme, la distinction entre les deux grandes catégories de « Mystères » se trouve réduite à un minimum en ce sens qu'elle n'est conçue qu'en fonction d'une Grâce unique – mais comportant des degrés, conformément aux diverses possibilités humaines – il en est ainsi parce que le Christianisme n'est, ni essentiellement une voie de mérite (comme le Judaïsme), ni essentiellement une voie de Connaissance (comme le Védantisme), mais avant tout une voie de Grâce ou d'Amour.

Avant d'aller plus loin, nous dirons encore ceci : on pourrait définir la différence entre le Baptême et la Confirmation – en disant que le premier a une fonction négative – ou « négativement positive » – puisqu'il « enlève » l'état de chute – tandis que le second sacrement a une fonction purement positive en ce sens qu'il « donne » une lumière et une puissance divines; et faisons remarquer aussi que le Baptême se fait avec de l'eau et peut être conféré, en principe, par tout homme ou presque, tandis que la Confirmation se fait – à part l'imposition des mains – avec l'huile bénite et ne peut être conférée que par un évêque, ce qui marque encore la distinction partout présente entre les deux genres de « Mystères ». Pour ce qui est de l'Eucharistie, ou plus précisément de la Communion, elle a ceci de particulier qu'elle est à la fois une initiation et un moyen de méthode spirituelle : elle n'est, à proprement parler, ni purement un moyen de « transmission » (analogue au *dîksha* hindou), ni purement un moyen de « réalisation » (analogue au *mantra*), mais tient des deux à la fois; dans, la mesure où elle peut être considérée comme un moyen de méthode, elle a un caractère « réceptif », donc « passif », qui appelle, du moins au point de vue strictement initiatique – l'intervention d'un moyen complémentaire, « actif » celui-ci, à savoir l'invocation du Nom divin et salvateur de Jésus.

---

5. Le sentiment qu'ont les Chrétiens de posséder une religion incomparablement plus parfaite que toutes les autres repose sur quelque chose de réel, à savoir le caractère initiatique de leur religion; mais ce qu'ils oublient, c'est que ce caractère n'est nullement nécessaire pour obtenir le salut; qu'il représente donc, par rapport à la Loi dont l'observance suffit pour sauver de l'enfer, un surcroît inutile, mais en fait inévitable dans le cas du Christianisme. C'est ce caractère initiatique qui confère à la religion chrétienne, aux yeux des Musulmans, un aspect d'« abus », de « confusion », presque de « monstruosité », et c'est sur la « précision », la « netteté », la « pertinence » de leurs moyens spirituels que les Musulmans, étayent, vis-à-vis du Christianisme, leur conviction d'avoir la meilleure religion. Pour gagner le Paradis des justes, l'homme n'a pas besoin de la « plénitude du Saint-Esprit » que confère la Confirmation : les Chrétiens sont les premiers à l'affirmer, puisque la Connaissance intellectuelle, à leur avis, n'est pas nécessaire pour le salut. Il y a donc, dans le Christianisme, une singulière disproportion entre les moyens spirituels, qui sont transcendants, et la doctrine, qui n'admet, du moins dans ses formulations générales et surtout chez les Latins, qu'une finalité individuelle.

D'après saint Denys l'Aréopagite le Baptême, l'Eucharistie et la Confirmation se réfèrent respectivement aux voies de « purification », d'« illumination » et de « perfection »[9]; selon d'autres, l'« illumination » est mise en rapport avec le Baptême, ce qui de toute évidence ne contredit point la perspective précédente, puisque toute initiation « illumine » par définition, et que le Baptême correspond à l'illumination concernant les « Petits Mystères »; tout sacrement ou « mystère » a des aspects multiples, mais ce sont là des questions sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici[10].

2

De tout ce que nous venons d'énoncer, nous dégagerons – toujours eu égard au Christianisme – le double principe suivant : ce qui n'a aucune nature ésotérique ou initiatique ne saurait être christique; ce qui n'est pas « fixé » en vertu d'une application exotérique – possible par définition dans ce cas[11] – risque de se perdre. C'est pour cela que le Nom de Jésus, dont la pratique est essentielle pour les « Grands Mystères », a été « incrusté », pour ainsi dire, dans le Rosaire, – c'est la grande œuvre de saint Dominique – ou plus précisément dans *l'Ave* qui en est la substance[12].

Dans le Rosaire latin, – la « Prière de Jésus » de l'Église d'Occident, – nous rencontrons encore la distinction, partout présente dans le Christianisme, entre les « Grands » et les

6. La même distinction, se retrouve d'une certaine manière dans le complémentarisme des deux Églises d'Occident, et d'Orient, la première se référant à la primauté de saint Pierre, et la seconde à celle de saint Jean, nettement exprimée à la fin de l'Évangile. Si l'on ne voulait pas admettre cette façon de voir, on devrait au moins reconnaître que la primauté de Pierre est relative, et qu'il est des choses qui se situent en dehors de son rayon d'action, à savoir précisément le mystère ou la fonction de l'Apôtre Jean; celui-ci est *a priori* l'égal de Pierre, tous les Apôtres ayant reçu les mêmes pouvoirs, et même son supérieur en tant que disciple aimé, fils adoptif de la Vierge, frère du Christ et Prophète de l'Apocalypse. Or saint Jean doit être représenté, dans le monde chrétien, en vertu d'une filiation, non « juridique », mais spirituelle, – par une réalité d'une importance égale à l'Église de Rome; dans cet ordre d'idées, il est significatif que l'Église d'Orient – s'attache plutôt à la divinité du Christ qu'à sa Passion, ce qui ne veut point dire que les deux Églises ne possèdent pas les mêmes moyens de grâce. A l'intérieur de la Chrétienté d'Occident, on retrouve encore la distinction des deux grandes catégories de « Mystères » dans les fonctions respectives du Pape et de l'Empereur : si Dante a soutenu la position de ce dernier, ce n'était point pour défendre le pouvoir temporel contre l'autorité spirituelle, mais pour empêcher les empiétements d'une autorité spirituelle délimitée, sur le terrain d'une autre autorité spirituelle également délimitée, la papauté correspondant aux « Grands Mystères » et l'empire – en tant qu'héritier du sacerdoce de la Rome antique – aux « Petits Mystères »; tout le problème est dans le fait que Dante considère l'Empereur, non dans son rôle politique, mais dans sa fonction spirituelle héritée de la tradition romaine, et sanctionnée par ces paroles évangéliques : « Donnez à César ce qui est à César. » En un certain sens, le complément exotérique naturel du Christianisme serait, pour Dante, non la Loi mosaïque, mais l'Empire romain, la Loi romaine. Le Pape, puisqu'il était incontestablement le successeur du *Pontifex Maximus* de Rome, croyait pouvoir prétendre par là à la fonction d'Empereur, soit en s'attribuant un pouvoir temporel trop étendu, soit en considérant la « consécration » de l'Empereur comme une « institution »; or, ce n'est de toute évidence pas de saint Pierre que César tenait son autorité, comme Dante s'attache précisément à le démontrer. L'Empereur, puisqu'il était incontestablement le successeur de César et d'Auguste, était par là aussi *Pontifex Maximus,* donc détenteur des « Petits Mystères ». La situation était insoluble en raison de la confusion des pouvoirs. Comme nous avons parlé plus haut de saint Pierre, nous ajouterons qu'il existe un rapport symbolique entre ses reniements et les trois positions suivantes : premièrement le « philosophisme », qui consiste à soumettre la Révélation à des spéculations rationnelles d'esprit gréco-païen; deuxièmement le « jurisme », qui consiste à introduire dans tout le domaine de la religion un tour d'esprit juridique, très caractéristique de la mentalité romaine; troisièmement le « collectivisme » – peut-être d'inspiration germanique – qui consiste à tout sacrifier aux besoins de la collectivité et à faire de celle-ci un critère de valeur : d'où la tendance à nier tout ce qui n'est pas accessible à la moyenne des hommes.

« Petits Mystères » : aux premiers se réfère *l'Ave*, et aux seconds l'Oraison dominicale ; ou encore, dans *l'Ave* lui-même, le Nom de Jésus se réfère aux premiers, et celui de Marie aux seconds. Le Nom de la Vierge est, ésotériquement parlant, un « Nom divin », mais qui a ceci de particulier qu'il est indissolublement lié au divin Nom de Jésus et n'apparaît qu'en fonction de celui-ci, exactement comme le « Lotus », dans la formule bouddhique *Om Mani Padme Om*, n'apparaît qu'en fonction du « Joyau » (le Bouddha) [13] ; on peut donc dire que l'excellence de l'*Ave* réside dans le Nom du Verbe qui s'y trouve inclus comme le « Joyau » dans le « Lotus » ; et, ajouterons-nous, ce complémentarisme s'explique par le fait qu'il s'agit, dans les deux cas, d'une manifestation directe du Verbe.

L'oraison dominicale, qui ouvre le Rosaire, est la prière la plus excellente de toutes, puisqu'elle a pour auteur le Christ ; elle est, par conséquent, plus excellente, en tant qu'oraison, que l'*Ave*, et c'est pour cela qu'elle est la première prière du Rosaire. Mais *l'Ave* est plus excellent que l'Oraison dominicale en tant qu'il contient le Nom du Christ, qui s'identifie mystérieusement au Christ lui-même, car « Dieu et Son Nom sont identiques », comme l'a dit Ramakrishna ; or le Christ est plus que l'Oraison qu'il a enseignée, et *l'Ave* « contenant » le Christ par son nom, sera donc plus que cette Oraison ; c'est pour cela que les récitations de l'*Ave* sont beaucoup plus nombreuses que celles du *Pater*, et que l'*Ave* constitue, avec le Nom du Verbe qu'il contient, la substance même du Rosaire. Ce que nous venons d'énoncer revient à dire que la prière du « serviteur » adressée au « Seigneur » correspond aux « Petits Mystères » – et nous rappelons que ceux-ci concernent la réalisation de l'état édénique ou primordial, donc la plénitude de l'état humain – tandis que le Nom même de Dieu correspond aux « Grands Mystères », dont la finalité est au delà de tout état individuel.

Au point de vue microcosmique, « Marie » est l'âme en état de « grâce sanctifiante », qualifiée à recevoir la « Présence réelle » ; « Jésus » est le Germe divin, la « Présence réelle » qui doit opérer la transmutation de l'âme, son universalisation, sa réintégration dans le Divin [14] ; « Marie » – comme le « Lotus » – est « surface » ou « horizontale » ; « Jésus » – comme le « Joyau » – est « centre » et, sous le rapport dynamique, « vertical ». « Jésus » est Dieu en nous, Dieu qui nous pénètre, nous transfigure et nous absorbe ; qui nous réduit, d'une part à notre prototype divin, – à savoir tel « Aspect », tel « Nom », telle – « Émanation » ou « Énergie » de Dieu – et d'autre part à l'Essence divine, à la Divinité comme Telle.

Enfin nous devons dire encore ceci : la « déification » comporte trois stations successives : la purification, la perfection, l'union. C'est à ces stations que se rapportent respectivement le *Pater*, qui demande le pardon des « offenses », *l'Ave* qui contient le Nom de Marie, quintessence de toute perfection individuelle, et le Nom de Jésus, qui confère la Substance divine ; c'est encore à ces trois stations que se rapportent les formules du rosaire musulman *(wird) :* la demande de pardon *(istighfâr)*, le Nom du Prophète (contenu dans la

---

7. *Signo te et confirmo te chrismate salutis, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.*

8. Le Prophète, comme aussi le Bouddha, pour ne citer que ces exemples, présente également un aspect de mort : le Bouddha par son « extinction » et le Prophète par le fait que, tout en étant la « première des créatures de Dieu *(awnalu khalqi-Llâh)*, il doit mourir comme toutes les créatures ; cet aspect se trouve d'ailleurs indiqué par la première lettre du nom de *Muhammad*, le *mim*, qui, étant la première lettre du mot *mawt*, signifie la « mort » ; nous ajouterons que le Prophète est aussi la première créature à ressusciter le Jour du Jugement, et cette prééminence marque sa supériorité sur les « simples mortels ». L'aspect de mort dont nous avons parlé, et qui se retrouve sous une forme ou une autre chez tout Homme-Dieu, confère un sens particulier aux énonciations suivantes : « Nul n'arrivera au Père, si ce n'est par moi » (la crucifixion), et : « Nul ne rencontrera *Allâh*, qui n'aura pas rencontré le Prophète » (la mort). C'est, en langage soufique, le *fanâ* (l'« extinction ») qui doit précéder le *baqâ'*(la « permanence ») ; c'est l'aspect négatif du *Nirvâna*, qui précède sa réalité positive et éternelle.

« prière sur le Prophète », *çalât'alan-Nabi),* et le Nom de Dieu (contenu dans la *shahâdah);* le Nom du Prophète comme celui de la Vierge – actualise les perfections virtuellement inhérentes à l'individualité humaine, celle-ci étant « à l'image de Dieu », et le Nom *d'Allâh* – comme celui de Jésus, Son Verbe – actualise la divinité potentiellement inhérente à toute créature, et virtualisée par la Confirmation.

3

Les « Mystères joyeux » concernent la « Présence réelle » du Divin dans l'humain, conçue en un sens initiatique et sacramental; les « Mystères douloureux », eux, décrivent l'« emprisonnement » rédempteur du Divin dans l'humain, la profanation inévitable de la « Présence réelle » par les limitations humaines; les « Mystères glorieux » enfin se rapportent à la victoire du Divin sur l'humain, à la libération de l'âme par l'Esprit.

L'Incarnation est, initiatiquement, l'entrée de Dieu dans l'homme, telle qu'elle a lieu dans les sacrements qui confèrent le Saint-Esprit ou le Christ; Dieu est devenu vrai homme, afin que l'homme devienne vrai Dieu. La Visitation est la conformité de l'âme à la « Présence réelle »; la conscience qu'a l'homme de « porter » la Divinité; la concentration dévotionnelle et joyeuse de tout l'être sur le « Germe divin ». La Naissance est l'invocation du Nom salvateur, c'est-à-dire ce qui actualise la virtualité spirituelle impliquée dans la « Présence ». Vient ensuite la Présentation : l'homme, purifié et sanctifié par cette Présence de Dieu, ne cesse de se considérer comme un simple homme, et reste toujours conscient, malgré les ivresses de la Grâce, de ses limites de créature, et aussi des limites que comporte

---

9. Le caractère initiatique des rites chrétiens – et, d'une façon toute générale, le caractère ésotérique du Christianisme – ressort avec une clarté aveuglante des écrits du saint Aréopagite, et d'autres écrits des Pères; or aucun de ces rites n'a subi une altération affectant son essence et partant sa validité et efficacité; seules la doctrine, et aussi la science du symbolisme (qui comprend celle des formes d'art), – les deux étant d'ailleurs étroitement solidaires – ont subi les obscurcissements et affaiblissements qui ont été en partie les causes et en partie les conséquences de la déviation qu'est le monde moderne. Un premier indice de ces obscurcissements était sans doute déjà l'introduction « juriste », dans le Symbole de Nicée – qui avait pourtant été définitivement fixé sous peine d'anathème – du fameux *Filioque*; nous saisirons cette occasion pour en démontrer l'erreur relative : s'il est vrai que ce qui appartient au Père est en propre aussi au Fils, le Fils n'est cependant point le Père, et cela est valable également en ce qui concerne la procession du Saint-Esprit : Celui-ci « procède » du Père et est « délégué » par le Fils, ce qui, métaphysiquement, revient à dire que l'Esprit est une propriété de l'Être pur – le Père – en tant que tel, et non pas des Attributs de l'Être – le Fils – comme tel; l'Esprit n'émane donc des Attributs qu'en tant que Ceux-ci participent, étant divins, à l'Être pur, dont ils sont comme une première cristallisation. Saint Jean Damascène affirme expressément : « Nous disons que l'Esprit-Saint procède du Père, et nous L'appelons Esprit du Père; nous ne disons nullement que l'Esprit procède du Fils, mais seulement nous L'appelons Esprit du Fils ». Le Saint-Esprit est le « Rayon » allant du Père au Fils et du Fils à l'homme; l'affirmation du Christ que nul n'arrive au Père si ce n'est par le Fils implique donc aussi que rien ne vient du Père si ce n'est par le Fils; c'est ce que le *Filioque* veut sans doute souligner, mais il le fait en sacrifiant un aspect métaphysique de la Vérité, et constitue ainsi, d'une part, un pléonasme – bien qu'aussi une « précision » – et d'autre part un appauvrissement de la doctrine; d'une manière toute générale, ce souci de précision – juridique – a entraîné un « rétrécissement » de l'intellectualité, marqué non seulement par la philosophie scolastique, mais aussi par l'importance toujours croissante de la prière liturgique vocale qui détermine largement la vie spirituelle, même dans les Ordres les plus contemplatifs tels que les Chartreux. Il est curieux de noter que le Christianisme, qui par définition proscrit les prières vocales longues et compliquées – le Christ ayant rejeté celles que le Rabbinisme avait ajoutées à la religion mosaïque – et qui veut que l'on aille à Dieu – « en esprit et en vérité », se rapproche fatalement, par ses méthodes, du Rabbinisme dans la mesure même où il devient un exotérisme à son tour.

le support divin – le Nom – dans sa « matérialité »[15]. Et le Recouvrement : après la « sécheresse » dans laquelle le Nom divin a laissé l'âme, il se révèle à elle comme la source mystérieuse de toute sagesse.

Quant aux « Mystères douloureux », l'Agonie (au jardin des Oliviers) est l'oubli de la « Présence réelle », la négligence du « Germe divin », la torpeur et inadvertance, marquée d'ailleurs par le sommeil des disciples. La Flagellation : ce sont les actions incompatibles avec cette divine Présence; c'est la « dissipation ». La Couronne d'épines : c'est la vanité humaine, sa tendance à s'attribuer les gloires qui n'appartiennent qu'à Dieu seul; c'est l'erreur de tirer vanité de la Grâce. Avant d'aller plus loin, nous devons répondre à une objection possible, à savoir que cette interprétation – qui s'impose à nous parce qu'elle est dans la nature des choses – ne fait point participer le contemplatif aux souffrances du Christ; mais ce reproche est injustifié, puisque les défauts énumérés appellent des vertus qui, elles, impliquent par définition des mortifications et retracent ainsi les souffrances du Verbe fait chair; ainsi, la couronne d'épines – infligée au Christ en un certain sens par la vanité humaine – devient pour le contemplatif l'abnégation, l'oubli de soi, l'attribution de toute gloire à Dieu. Il faut donc, d'une part réaliser en soi la Passion du Christ, et d'autre part éviter de la lui infliger; en d'autres termes, qui épargne au Christ (microcosmique, intérieur) la Passion, doit la prendre sur soi (dans le même sens), et qui ne la prend pas sur soi, l'inflige au Christ. Le Portement de la Croix a, lui aussi, un sens microcosmique : Jésus, véhicule de la Grâce rédemptrice, se charge du poids de notre ignorance, de notre individualisme; c'est le Nom divin qui absorbe et anéantit en Son Infinité, les misères humaines, et purifie ainsi le cœur de l'homme pour la vision béatifique. Et le Crucifiement : c'est le désir, la passion qui « crucifie » la « Présence réelle » et qui en immobilise la « vie ».

Quant aux « Mystères glorieux », la Résurrection est la conscience de ce que le Divin seul est réel, conscience qui s'épanouit par la vertu du Nom de Dieu. L'Ascension : l'âme prend conscience de son identité essentielle avec le Divin. La Pentecôte : le Divin pénètre dans les pensées et les actions de l'homme « déifié ». L'Assomption : l'âme s'éteint en Dieu. Le Couronnement : l'âme se réveille en Dieu, dans l'« Aspect divin » dont elle n'était qu'une ombre; la Vierge – couronnée par le Verbe d'une couronne « increée » – est ainsi l'âme réintégrée dans son Infinité essentielle, dans sa Réalité dont elle n'était séparée qu'en rêve; et, ajouterons-nous, c'est pour cela que la Vierge est « créée avant la création » : l'âme doit « devenir Ce qu'elle est », et Cela, c'est « Ce qui est ».

Frithjof Schuon

---

10. La vie spirituelle tout entière est représentée comme plongée dans la vie sacramentelle qui l'alimente. Nous avons déjà remarqué le parallélisme entre les trois voies (« illumination », « nuée » et « ténèbre ») et les trois principaux sacrements; le Baptême correspond à la première voie sous son double aspect de purification et d'illumination, la Confirmation correspond à la seconde par son double aspect d'obscurcissement du monde visible et d'élévation vers le monde invisible, enfin l'Eucharistie est en rapport avec la vie mystique à la fois comme union et comme sortie hors du monde et de soi. La vie sacramentelle est vraiment conçue comme une « mystagogie » comme une initiation progressive... » (Jean Daniélou, *Platonisme et Théologie mystique)*. Quant à l'invocation du Nom de Jésus, elle n'est évidemment pas un sacrement, puisqu'elle n'est point « reçue », mais « agie »; mais elle est un mystère analogue à l'Incarnation et à la Rédemption, qu'elle retrace, en mode actif, dans le microcosme.

11. Dans le cas du *Vêdânta* ou du Taoïsme par exemple, une telle application ne serait nullement possible, ni nécessaire d'ailleurs, vu les constitutions respectives des traditions hindoue et chinoise; que le Taoïsme – comme aussi le Soufisme – présente un aspect populaire n'implique point qu'il vulgarise ses trésors spirituels.

12. « Il est des dévotions nouvelles que l'envie de se singulariser introduit; il en est d'intéressées, dont les auteurs se font une ressource de cupidité; il en est enfin de superstitieuses. La dévotion du Rosaire n'a aucun de ces défauts. Elle est, à la bien prendre, aussi ancienne – que l'Église. C'est proprement la dévotion des Chrétiens. Elle ne tend qu'à ressusciter et à conserver l'esprit et la vie du Christianisme. La nouveauté du nom ne peut offenser que ceux qui en ignorent le vrai sens : et S. Dominique qui est regardé comme l'auteur de cette dévotion, n'en est, en effet, que le Restaurateur… Ce nouvel Apôtre voyant donc de son temps où le Christianisme était réduit, d'un côté par les étranges progrès de l'hérésie, et d'un autre, par l'ignorance et les dérèglements des enfants même de l'Église, crut trouver dans la dévotion du Rosaire, et une puissante digue pour arrêter les ennemis de la Foi et un moyen assuré pour en rappeler les enfants à leur propre croyance, et à l'ancienne piété de leurs Pères *(La solide Dévotion du Rosaire,* par un dominicain inconnu du début du XVe siècle). Ceci ne signifie point que le Nom de Jésus n'ait plus été invoqué à cette époque et – même longtemps après encore –, soit isolément, soit à l'intérieur d'une courte formule, comme c'est le cas dans les litanies; il paraît certain que saint Bernard et d'autres spirituels postérieurs à saint Dominique aient pratiqué une invocation indépendante du Rosaire. Dans les monastères grecs aussi bien que slaves, une corde pourvue de nœuds fait partie de l'investiture du Petit Habit et du Grand Habit; cette corde est rituellement conférée au moine ou à la nonne. Le Supérieur prend ce rosaire dans sa main gauche et dit : « Prends, frère N., l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, pour prier Jésus sans arrêt car tu dois avoir constamment le Nom du Seigneur Jésus dans l'esprit, dans le cœur et sur les lèvres, en disant : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur » ». L'emploi de la corde nouée (la *vervitsa* ou *lestovka* des Russes) est une dévotion typiquement monastique ou ascétique; elle n'est guère pratiquée par les laïques, ce qui montre encore que dans l'Église d'Orient la distinction entre les deux grandes catégories de Mystères est maintenue d'une façon plus directe que dans l'Église d'Occident. Le rosaire, avec la formule *Kyrie eleison,* est aussi en usage chez les Coptes et d'autres Chrétiens orientaux. Du reste, lorsque saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Benoît et d'autres Pères parlent de « litanies » tout court, ils entendent la répétition pure et simple du *Kyrie eleison,* ce qu'on appelle aussi « litanies mineures ».

13. C'est ainsi que dans certaines invocations hindoues, celle de *Sita-Râm* par exemple, le Nom de la *Shakti* de *l'Avatâra* se trouve indissolublement lié au Nom de ce dernier; et le Nom de la *Shakti* précède celui de l'*Avatâra,* parce que, dans le processus initiatique, la réalité « horizontale à laquelle se réfère le Nom de la *Shakti* précède la réalité » «verticale » du verbe salvateur; c'est encore la distinction entre les « Petits » et les « Grands Mystères ». – Ce que nous avons dit de l'*Ave* et du *Mani* s'applique aussi d'une façon remarquable à la seconde *Shahâdah* : *Muhammadun Rasûlu Llâh,* où le Nom du Prophète n'apparaît qu'en fonction du Nom de Dieu.

14. En poursuivant les ramifications de cette interprétation anagogique, on pourra dire que saint Joseph – le chaste nourricier et protecteur de la sainte Famille – correspond au Maître spirituel, guide désintéressé; saint Jean-Baptiste – l'Annonciateur qui purifie – correspondra à la Vérité doctrinale, et sainte Elisabeth à l'intelligence en possession de cette Vérité. Nous devons rappeler à cette occasion que le « Saint-Esprit enseigne toute vérité; il est vrai qu'il y a un sens littéral que l'auteur avait en vue, mais comme Dieu est l'Auteur de l'Écriture sainte, tout sens vrai est en même temps sens littéral; car tout ce qui est vrai provient de la Vérité elle-même, est contenu en elle, dériva d'elle et est voulu par elle » (Maître Eckhart). D'après Maître Eckhart encore, les Apôtres symbolisent respectivement les douze puissances de l'âme, à savoir cinq sens internes, cinq externes, la raison et la volonté; quand par exemple il est dit dans l'Écriture que les Apôtres Pierre et Jean « courent ensemble vers le Tombeau » (du Christ) cela signifie que la raison et la volonté (ou la doctrine et la méthode) se pénètrent réciproquement dans l'âme spirituelle afin d'atteindre l'essence des choses. Rappelons également ce passage de Dante : « Les Écritures peuvent être comprises et doivent être exposées selon quatre sens (littéral. allégorique, moral, anagogique)… Le quatrième est appelé anagogique, c'est-à-dire qui surpasse le sens. Ce qui arrive lorsqu'on expose spirituellement une Écriture qui, tout en étant vraie dans le sens littéral, signifie en outre les choses supérieures de la Gloire éternelle, ainsi qu'on peut le voir dans le Psaume du Prophète où il est dit que lorsque le peuple d'Israël sortit d'Égypte, la Judée fut rendue saine et libre. Bien qu'il soit manifestement vrai qu'il en fut ainsi selon la lettre, ce qui l'entend spirituellement n'est pas moins vrai, à savoir que lorsque l'âme sort du péché, elle est rendue sainte et libre dans sa puissance » *(Convivio II, 1)* D'après Maïmonide, c'est l'obscurité même de nombreux passages scripturaux qui indique d'une manière providentielle la pluralité de sens dans l'Écriture. « Malheur – dit le Zohar – à l'homme qui prétend que l'Écriture ne nous apprend que de simples histoires… S'il en était ainsi, nous pourrions, nous aussi, faire une écriture, qui serait même supérieure à l'Écriture sainte étant donné que les livres profanes peuvent renfermer des idées transcendantes ». Les personnages et faits sacrés reflètent par définition des principes universels et tous les degrés de ceux-ci; l'anagogie est la science qui se fonde sur ces correspondances.

15. L'Homme-Dieu est la Divinité, mais la Divinité n'est pas l'Homme-Dieu.